

Extraits de récits de vie et de témoignages

Écrire pour transmettre, se souvenir, laisser une trace

Alexia Boulesteix - Biographe familiale

Ces textes sont nés de rencontres.

Derrière chacun d'eux, il y a une personne, une histoire, parfois un silence longtemps gardé.

Mon travail consiste à écouter ces paroles avec attention, à les recueillir avec respect, puis à leur donner une forme écrite fidèle à ce qui a été vécu et ressenti.

Les pages qui suivent rassemblent quelques extraits plus longs. Ils offrent un aperçu de mon approche et de la diversité des récits que je peux accompagner : histoires familiales, témoignages de vie, paroles retranscrites.

Chaque histoire est singulière. Toutes méritent d'être racontées avec justesse.

Agriculteurs de père en fils

Témoignage recueilli auprès d'un agriculteur né en 1929, retraçant la vie à la ferme et les bouleversements du monde agricole au XX^e siècle.

“C’est au sein de la ferme familiale, dans le petit village de Monceau-sur-Dordogne, que je suis né en 1929. J’ai grandi au milieu des bêtes que mes parents élevaient. Puis lorsque je me suis marié, à l’âge de 20 ans, mes parents m’ont confié la reprise de la ferme.

Nous élevions des veaux sous la mère. Cependant, avec le peu de bêtes que nous avions, il était impossible d’en vivre. C’étaient les cochons qui assuraient la survie de l’exploitation. Car à cette époque, nos ressources étaient limitées. Nous ne connaissions que la charrue tirée par une paire de vaches. Le travail se faisait à la main, en séchant le foin à la fourche et en le transportant sur des charrettes.

Les petits Pony

J’ai connu les grands bouleversements de l’agriculture du XX^e siècle avec, dans les années 1950, l’apparition des premiers tracteurs. C’étaient les petits Pony Massey Ferguson. Émerveillé par ce petit « bijou » qui se présente sous mes yeux, je me précipite vers mon père : « Papa, papa tu m’achètes un tracteur ? ». A force d’insister, mes parents ont accepté de me l’acheter. Un tracteur avec charrue alternative et une barre de coupe. Comme c’était merveilleux !

A partir de là, on a commencé à en vouloir toujours plus. Le matériel que nous achetions, évoluait au même rythme que nos nouvelles ambitions. On travaillait plus facilement et plus vite grâce à tout ça. Mais ce n’est pas ce qui nous permettait de nous coucher plus tôt et de nous lever plus tard.

La désillusion

En fin de compte, nous pensions que tout cela améliorerait notre vie, mais nous avons découvert que c’était l’inverse. Nous courions toujours après l’argent, tandis que les dettes continuaient de s’accumuler.”

Solitaire, mais solidaire

Extrait d'un entretien audio de Georges Brassens, retranscrit et réécrit dans le respect de la parole, du rythme et de la pensée de l'interlocuteur.

L'humanité créatrice

“ J’ai cette chance de pouvoir vivre en faisant exactement ce que j’aime. Ma vie s’est d’être un créateur. Écrire ce qui me passe par la tête et le donner aux autres afin de créer du bonheur. Mais créer ne se limite pas à une œuvre artistique ou une œuvre littéraire. Chacun d’entre nous est capable de faire naître du bonheur. Même les besognes peu exaltantes pour ceux qui les exécutent, contribuent au bonheur des autres et au bon déroulement de la société. Tous les métiers sont intéressants car ils sont utiles aux autres. Certains métiers sont plus spectaculaires que d’autres, certes, mais ils ont tous la même finalité. Comme le balayeur, qui participe au bien-être des habitants de la ville en nettoyant leurs rues. Ou le facteur, qui est porteur de bonnes nouvelles la plupart du temps.

À mes yeux, nous avons tous la même utilité. Bien qu’avec l’état de profusion dans lequel on vit, certains consacrent malheureusement leur temps à des choses trop futiles. Dans une société, rien n’est parfait.

Je me considère comme un solitaire, mais solidaire. Les autres sont indispensables et je m’abstiendrai d’établir une hiérarchie entre nous. Je ressens une profonde gratitude envers les personnes qui m’assistent chaque jour. Et même si une erreur est commise, je me garderai bien de leur en vouloir.

L'infidélité du questionnement

Si l’on me demande quelle question j’aurais souhaité entendre, je ne saurai y répondre car je n’aime pas que l’on m’en pose. Il n’existe donc pas, pour moi, de question idéale. L’art est peut-être de savoir les poser autrement.

Je me sens rarement à l’aise face aux questions, car je sais que mon interlocuteur attend une réponse immédiate. Or, il m’arrive de ne pas la connaître sur le moment. J’aurais besoin de temps pour y réfléchir et formuler une réponse aussi authentique que possible. Mais dans l’urgence, il est fort probable que celle que je donne, diffère de celle que j’aurais exprimée à un autre moment de la journée.

Je pense qu'une véritable réponse ne pourrait naître qu'au cœur d'une conversation entre amis, libre de toute contrainte de temps.

Je dois à ceux qui aiment mes chansons de les écrire avec justesse. Mes autres préoccupations importent peu au regard du public. Les questions, d'ailleurs, me paraissent parfois piégeuses car elles appellent à se justifier. Or je n'ai nul désir de m'expliquer sur ce que j'aurais fait mieux ou moins bien que les autres.

Il est rare que je m'interroge moi-même. Et si c'est le cas, je n'aime pas en faire état aux autres. Je vis, sans pour autant me regarder vivre. Par pudeur, je reste un être discret qui n'aime pas davantage interroger les autres, ou alors en parlant simplement avec eux. Car une question enferme : elle exige une réponse immédiate. Mais je manque souvent du recul nécessaire, et je ne possède aucune certitude. Figée dans l'instant, une réponse ne reflète qu'une partie de la vérité, quand elle devrait, au contraire, en révéler toutes les facettes possibles."

Enfance et guerre

Témoignage recueilli auprès d'un homme ayant vécu son enfance pendant la Seconde Guerre mondiale, avec le regard de l'enfant qu'il était alors.

“ Je n'ai que six ans lorsque la dureté de la vie fait de moi un orphelin. Mais grâce au soutien infaillible de mon entourage et de la Résistance, je ne le réalise que bien plus tard.

Une famille recomposée par le destin

Depuis quelques années, je vis entouré de mes grands-tantes, Mélanie et Céline, ainsi que mon grand-oncle, Léopold. Ils sont très présents pour moi. Quelques années auparavant, ils nous ont rejoint à Reichshoffen en Alsace, avant même que la guerre ne soit déclarée. Retraités, ils viennent soutenir ma mère, restée seule depuis le départ de mon père. Mais la guerre gagnant du terrain, nous quittons tout ce que nous possédons pour partir dans l'Ain, à Montrevel. C'est une petite ville de marché où les gens se retrouvent pour acheter les poulets de Bresse. Nous disposons de toutes les commodités : la poste, la gendarmerie, l'école, et même un hôpital.

Dans cette famille recomposée, je peux compter sur le soutien de chacun. Ma maman s'occupe très bien de moi. Mélanie, que j'appelle Nana, m'amène à l'école maternelle chaque matin. Quant à Céline, elle fait très bien la cuisine. Mais, alors que nous sommes en plein cœur du conflit qui oppose les Alliés à l'Axe, ma maman me quitte brusquement, le 15 mai 1943, à Montrevel-en-Bresse. Une maladie rénale qui l'emporte en très peu de temps. Sans que je ne sois mis au courant, elle est enterrée, quelques jours plus tard, au cimetière de Malafretaz.

Bien que je remarque son absence, mes grands-tantes me rassurent et me protègent de ce lourd secret : « ta maman est hospitalisée à Lyon, elle va bien, nous allons lui écrire ».

Un retour inattendu

Suite à la forte mobilisation des jeunes hommes sur la ligne Maginot au début du conflit, mon père, quant à lui, est prisonnier de guerre depuis 3 ans.

Mes seuls souvenirs de lui, ce sont quelques photos prises avant son départ et figées dans le temps. J'aime les contempler parfois et observer cet inconnu qui me tient dans ses bras, alors que je n'ai que deux ans, et que je prénomme « papa ».

Lors de sa réapparition dans ma vie, en décembre 1943, je ne pressens pas que le deuil de ma mère en est la cause. Car j'ignore, à ce moment-là, que les conventions signées entre le Maréchal Pétain et Hitler autorisent les prisonniers veufs à rentrer chez eux.

C'est ainsi que, dans ce petit village de l'Ain, nous réapprenons à vivre sans ma mère. Je ne ressens pas les tensions qui éreintent le reste du monde. Parfaitement protégé par mes tantes ainsi que par le reste de mon entourage, je ne subis nullement le poids de la guerre. Je soupçonne les deux nounours qui me suivent partout de dissimuler quelques pièces, afin de payer notre nourriture aux paysans de Malafretaz. Car je ne ressens nullement la faim. Mes yeux d'enfants ne se rendent compte de rien.

Je me fais de nombreux amis, comme le fils du coiffeur, Monsieur Cochard. La bulle dans laquelle je me réfugie s'érige comme un rempart, en contraste absolu avec le tumulte qui nous entoure au-delà du village.

Montrevel joue aussi un rôle particulièrement engagé dans la Résistance. Et de nombreuses personnes nous viennent en aide. Comme mon grand copain d'école, André dit Dédé, qui est le fils d'une des responsables de la Résistance de l'Ain. Ou sa voisine, Francine, secrétaire de mairie de la ville, qui est également très active et qui recevra quelque temps plus tard, la médaille de la Résistance.

Au début de l'année 1944, on apprend qu'à quelques kilomètres de là, dans la ville de Bourg-en-Bresse, des rafles ont eu lieu. Les cadavres d'une vingtaine de personnes juives sont exposés comme trophées de guerre.

Face à l'étau qui semble se resserrer sur ma famille, la Résistance organise notre départ. C'est ainsi qu'une nuit, à l'abri des regards, nous montons tous les cinq à bord d'un camion qui nous transporte à Saint-Étienne-sur-Reyssouze. Les premières nuits, nous les passons dans l'étable, au milieu des vaches qui nous apportent un peu de chaleur. Puis, très vite, nos protecteurs nous trouvent une petite maison tout près des bois qui nous sert de refuge.

Toujours entouré de mes grands-tantes et de mon grand-oncle, je m'aperçois que mon père s'absente souvent en bicyclette. Parfaitement bilingue puisqu'il est alsacien et qu'il a vécu trois ans en Allemagne, je le soupçonne de faire également partie de la Résistance.

La libération

Puis vient l'annonce tant attendue de la libération, le 4 septembre 1944. Mon père me fait grimper sur le cadre du vélo et nous partons ensemble à Pont-de-Vaux, pour accueillir les soldats américains. Je revois encore les convois bondés de Jeep et de chars traversant la foule en liesse, une onde de joie et d'espoir nous unissant tous."

Enfants de la Creuse

Témoignage recueilli auprès d'une femme ayant fait partie des enfants réunionnais déplacés en Métropole entre 1962 et 1984, sans le consentement de leurs parents.

“Entre 1962 et 1984, des centaines d'enfants ont été volés à leurs parents.

Un choix politique inhumain

Michel Debré, alors député de La Réunion, constata que l'île comptait un grand nombre d'enfants, tandis que les campagnes de la France métropolitaine se dépeuplaient. Il décida alors de contribuer au repeuplement de ces territoires en y envoyant des enfants réunionnais.

Sans solliciter l'accord des parents, il a envoyé 2 015 enfants en Métropole, dont je faisais partie, et qui ont été surnommés “les enfants de la Creuse”. Pour obtenir leur consentement, on faisait croire aux parents que leur enfant partirait apprendre un bon métier et qu'il reviendrait les voir chaque année. Beaucoup d'entre eux, illettrés et ne sachant donc ni lire ni écrire, étaient ainsi facilement poussés à signer des documents qui autorisaient l'arrachement de leurs enfants [...]

Après onze heures de vol [...] nous avons atterri à l'aéroport d'Orly, un beau matin du 6 février 1971. Peu après, un couple s'est approché de nous. Nous les avons salués d'un “bonjour Monsieur, bonjour Madame”, mais ils nous ont aussitôt demandé de les appeler “papa et maman”. Sans saisir la véritable raison de notre présence, nous avons fini par comprendre que nous allions vivre chez eux [...]

Le désir de vérité

J'ai eu une éducatrice, mais je n'ai pas eu de maman. Celle qui m'a adoptée, n'était pas une maman. Elle m'a mise à la porte à l'âge de 19 ans et j'ai développé des troubles psychologiques. Cela a déclenché chez moi le besoin vital d'aller chercher la vérité et de me questionner sur ce qu'il s'était passé.

Bien que de nombreuses années soient passées, je me sentais emprisonnée en Métropole et ma tête était toujours à la Réunion. J'ai mis des années à accepter que ma vie soit ici et que tout ce qui m'a été volé à la Réunion, ne pourrait jamais m'être restitué.

En 1998, je me suis rendue à la DDASS en espérant trouver quelques réponses à mes questions. A mon grand étonnement et après quelques recherches, ils n'avaient aucun acte d'abandon me concernant. Alors quelques années plus tard, je suis également allée au conseil départemental. Et le constat était le même : « nous n'avons aucun acte d'abandon ». Aucun justificatif n'a été signé par ma maman. Aucun document légal n'autorisait mon adoption. Ma maman ne m'avait jamais abandonnée.

Quand la peur doit changer de camp

Extrait d'un récit de vie retraçant une période charnière de l'adolescence, marquée par l'exil, l'emprise et la reconstruction.

“ La goutte de trop

[...] C'est alors que j'ai vu, avec une netteté douloureuse, ce qui jusque-là m'échappait. Une forme de violence que je n'ai jamais cru possible. Une violence sans mots ni gestes, et pourtant écrasante. Celle de la domination, de l'emprise et de l'humiliation. Un éclair de lucidité me traverse. Tout cela n'est pas normal. Au-delà des repas forcés et des douches froides, il y a des rituels auxquels nous aimerions bien échapper. Comme celui de lui masser les pieds tous les soirs devant la télé. Chacune notre tour, assises au sol, et elle, confortablement installée sur son canapé devant la Star Ac'. Des pieds parfaitement pédicurés certes, mais la rétention d'eau les rendant énormes et peu attrayants.

Quand je voyage en taxi avec mes amies venues de Saly, nous profitons du trajet pour discuter de nos semaines et, petit à petit, chacune se livre davantage. C'est finalement lorsque mes parents apprennent de la bouche de M. que je souhaite m'installer avec mon chéri, que je trouve le courage de leur parler ouvertement.

Silences brisés

Alors que mes parents pensent que tout se passe bien chez M. ils apprennent qu'elle exerce une pression mentale excessive sur nous tous. Pas seulement sur les filles, sur leurs parents aussi. Mon père, de nature très impulsive et excessive, ne met pas longtemps à réagir. Il souhaite avertir l'Ambassade et la dénoncer pour maltraitance. Ma mère, plus mesurée, prend le temps de longuement échanger avec moi. Et c'est ainsi que nous choisissons toutes les deux de ne pas aller aussi loin.

M. a une telle aura que j'en ai peur. Son influence dans la ville est telle, que je suis effrayée à l'idée d'être menacée au détour d'une ruelle. J'ai l'impression que sa complicité avec mes professeurs pourrait avoir une conséquence sur mes résultats scolaires. Elle leur a d'ailleurs déjà révélé des choses personnelles me concernant. Des choses que je lui ai confiées, pensant avoir affaire, ce jour-là, à une oreille attentive et attentionnée. Comme pour mon allergie à la craie...

Tourments à l'école

[...] A l'école, l'influence de M. continue cependant durant des mois. Elle est au courant de mes moindres faits et gestes, avant même que mes parents n'en soient informés. A chaque mauvaise note, il arrive même qu'elle me rende elle-même mes copies récupérées auprès de mes professeurs sénégalais. Justifiant son action par son envie de me soutenir dans ma scolarité, elle rajoute à mon tourment, une sensation de malignité difficile à supporter.

La peur doit changer de camp

Mes parents ne se doutaient pas un seul instant de tout ce que je subissais en leur absence. Alors le week-end où je leur révèle tout, ils prennent immédiatement la décision de contacter les autres parents des filles accueillies. Le dimanche même, nous étions quatre à faire le récit de ce que nous endurions depuis des mois : Mo. et sa sœur G., A. et moi. Devant la stupeur et la colère de nos parents, nous nous sentons enfin écoutées et comprises. Pour nous, comme pour les adultes, l'émotion est trop forte et les larmes ne tardent pas à refaire surface.

Maintenant dans la confiance, nos parents prennent le temps d'échanger et de réfléchir à la suite. Et leur choix nous surprend toutes. Ils décident de faire les choses bien et de nous accompagner à Dakar le dimanche soir. Avec du recul, cela ressemble à un guet-apens. Et au regard médusé de M. en nous découvrant tous à sa porte, je sais que la surprise est complète.

Mise au pied du mur face à tous ces regards accusateurs, M. s'effondre. Elle se met à pleurer devant nos parents et se confond en excuses. Elle semble surprise face à tout ce que nous lui reprochons. Selon elle, tout se passe merveilleusement bien et nous faisons partie de sa famille. Mais elle sait que le départ immédiat de quatre filles de sa maison ruinerait à coup sûr sa réputation, et attirerait le regard de l'Ambassade. Alors, elle nous confie qu'à la place de nos parents, elle aurait réagi de la même manière si ses propres filles s'étaient retrouvées dans une telle situation à l'extérieur. Mais elle avoue qu'elle ignorait totalement à quel point elle pouvait nous effrayer. Elle semble tellement bouleversée et sincère qu'elle nous convainc toutes de rester auprès d'elle. Néanmoins, la méfiance naturelle de mon père l'incite à me demander une toute dernière fois avant de partir : « je te laisse ou pas ? Je n'en ai rien à foutre de ce que les autres peuvent dire. Si tu me dis que tu veux rentrer, je te ramène ».

Convaincue de la bonne foi de M. je le rassure calmement et je décide de rester à Dakar.

Le début de l'isolement

Pleine d'espoir face aux nouvelles résolutions de M., la riposte ne tarde pourtant pas à se faire sentir. Quelques instants après le départ de mes parents, elle me rejoint alors que je fume ma cigarette dans la cour. Et ce qu'elle me dit, me glace le sang instantanément : « tu sais, quand on ne va pas bien, on en parle aux personnes concernées, on ne va pas se plaindre ailleurs ». Je comprends à ce moment-là qu'elle me tient pour responsable de tout ce qu'il vient de se passer.

J'essaie de lui expliquer que je n'ai constaté que récemment le mal-être qui m'envahissait chaque fois que je passais la porte de chez elle. A sa façon cinglante de conclure et son petit sourire moqueur en coin, elle me fait sous-entendre que mon enfer n'est rien comparé au sien « putain ! Mais quand tu parles, on dirait une femme battue ». Ce à quoi elle rajoute : « de toute façon on va faire en sorte que tout se passe bien ici, que ce soit avec ou sans toi ».

Le ventre serré, je pars me coucher en ne sachant pas comment interpréter cette dernière phrase. Mais très rapidement, [...] je me sens, peu à peu, isolée des autres. Spectatrice de qui se déroule juste devant moi, je constate que mes copines partagent de plus en plus de choses avec les filles de M.

Des mots qui « raisonnent »

Après une nuit de larmes ininterrompues, je ressens un poids si lourd, que tout mon corps semble à bout de forces, prêt à s'effondrer.

Petit à petit, une révélation timide commence à briller dans l'obscurité. Je comprends que ce n'est plus possible de subir cela. Je me remémore toutes les paroles de mon petit copain de l'époque qui m'alerte depuis plusieurs mois : « Ce n'est pas normal ce que tu vis, tu ne devrais pas tolérer ça » [...] Pour lui, ma famille d'accueil prend trop de place.

Malgré ses remarques bienveillantes, je suis restée sourde à tous ses avertissements. Jusqu'à cette nuit-là. Alors qu'il ne me reste plus aucune larme à verser, je décide de partir.

Derrière chaque extrait, il y a une vie, une histoire, parfois un silence longtemps porté.

Écrire ces récits, c'est permettre aux souvenirs de trouver leur juste place, aux mots de se poser là où ils n'avaient jamais été dits.

Si ces textes résonnent en vous, c'est peut-être que votre propre histoire mérite, elle aussi, d'être racontée.

Transmettre, ce n'est pas figer le passé.

C'est offrir une trace à ceux qui viendront après.

Alexia Boulesteix — Biographe familiale
memoire-en-heritage.fr

alexia@memoire-en-heritage.fr

07.44.82.88.03